

Cette étude a été prononcée sous forme de conférence privée (en loges maçonniques) et publique (dans le cadre de la Libre Pensée) en différentes villes de France métropolitaine et d'Outre-Mer. Elle constitue une synthèse des écrits, sur ce sujet, des auteurs cités dans la bibliographie, plus particulièrement ceux de Prosper Alfaric, Guy Fau et Las Vergnas.

I – Introduction

En matière d'Histoire, on retient :

Des *Vérités*, avec un grand V, que personne ne conteste, que personne ne contesterait sous peine de ridicule. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne viendrait à l'idée de personne de mettre en doute l'existence de Charlemagne, la réalité de la guerre de cent ans ou la révocation de l'Edit de Nantes. On pourrait multiplier les exemples à l'infini.

A l'opposé des vérités, on trouve :

Les *mensonges* historiques. Ils ne deviennent mensonges, bien sûr, que lorsqu'ils sont démasqués. Un seul exemple : nous avons tous cru, pendant près d'un demi-siècle, que les 4.500 officiers polonais fusillés à Katyn l'avaient été par les nazis. C'était la vérité officielle. C'était même un dogme car si vous l'aviez contesté, vous eussiez provoqué indignation et même répression. Or, on sait aujourd'hui avec certitude que c'était un mensonge.

Il existe aussi :

Les *incertitudes* historiques. Elles sont légion. La guerre de Troie a-t-elle eu lieu ? Si oui, où ?

Moïse a-t-il existé ?

Les *énigmes* historiques. Qui était le Masque de Fer ? On ne le sait toujours pas.

Enfin, il y a :

Les *mythes* et *légendes*. On a cru longtemps et en toute bonne foi que Guillaume Tell avait réellement existé et réalisé l'exploit de la pomme. Il ne s'agit plus, en fait, que d'une légende d'origine scandinave. Pendant seize siècles, les disciples de Mithra ont cru que leur dieu avait réellement vécu sur terre. Plus personne n'y croit aujourd'hui; Mithra est un mythe. Comment détermine-t-on qu'un événement, un fait, un personnage, est une réalité historique ? On exige des sources écrites (tout particulièrement lorsqu'il s'agit de faits anciens) qui soient à la fois sérieuses et multiples; on procède alors par comparaisons, par recoupements et on déclare vrai ce qui correspond à un faisceau d'indices, de données et, si possible, de preuves. Ainsi, par exemple,

- le massacre des innocents que nous signale l'évangile dit de Matthieu ne se retrouve dans aucun autre texte, dans aucun autre document. Un événement de cette importance n'aurait pu échapper aux nombreux écrivains et historiens juifs ou païens contemporains de l'affaire. Or, aucun ne le cite. On peut douter sérieusement de la réalité de ce massacre. On peut même le nier.

- Par contre, le recensement de César Auguste qui est cité dans l'évangile dit de Luc est mentionné dans d'autres sources, juives et latines. On l'accepte comme un fait authentique.

II - La question

La question que nous posons aujourd'hui est celle-ci : Jésus est-il un mythe ou une réalité historique ? A-t-il réellement vécu ? Je précise que cette question ne concerne que l'existence d'un Jésus homme, excluant toute interrogation relative à son éventuelle divinité. Nous connaissons le personnage par les évangiles et, disons-le tout de suite en attendant de le montrer, rien que par les évangiles.

Quel portrait nous en fait le livre sacré des chrétiens ? Il est né à Palestine, à Bethléem, d'une vierge fécondée par le Saint-Esprit qui « la couvrit de son ombre ». Jusqu'au début de son ministère, on ne sait pas grand chose de lui, si ce n'est qu'il vit à Nazareth, dans le nord du pays, où il exerce le métier de charpentier avec son père adoptif et qu'à l'âge de douze ans il fait une fugue pour aller discuter théologie avec les docteurs de la loi dans le temple de Jérusalem.

Son ministère commence à trente ans. Il réunit autour de lui douze disciples avec lesquels il parcourt les routes de Palestine. Il prêche, le plus souvent sous forme de paraboles, quelquefois d'invectives, n'hésitant pas à vouer au feu éternel ceux qui ne croient pas en lui. Il fait des miracles,

multipliant pains et poissons, transformant l'eau en vin, marchant sur les eaux. Il guérit des malades et ressuscite des morts à trois reprises. Après trois années de ministère, il est condamné à mort par un tribunal religieux qui le livre à l'occupant romain, lequel l'exécute par crucifiement.

Trois jours après sa mort il ressuscite, passe encore quarante jours sur terre avant de disparaître en s'élevant dans les airs, non sans avoir promis à ses disciples son retour imminent, imminence toujours d'actualité pour les chrétiens dits millénaristes.

Mais poser la question de l'existence d'un tel personnage, cela a-t-il un sens?

Le fait n'est-il pas évident ?

Dix-neuf siècles d'histoire chrétienne sont là pour l'attester ! Pour un chrétien, le simple fait de poser la question est un blasphème, une insulte à sa foi et à l'histoire. A sa foi, surtout. Voici ce que m'écrit une jeune chrétienne : « *Les preuves historiques de son existence (qui sont essentielles pour un chrétien digne de ce nom) sont bien plus importantes que celles de n'importe quel fait de l'histoire ancienne. Aucun historien du monde libre ne risquerait sa réputation à affirmer que Jésus-Christ n'a jamais existé* ».

Pour le non chrétien, même en extrayant tout ce qu'il y a de miraculeux dans la vie de Jésus, sa naissance, ses miracles, sa résurrection, même en constatant après ça qu'il ne reste pas grand chose, mettre en doute son existence lui paraît, a priori, tout à fait farfelu. Et pourtant le doute, ou plutôt la négation, est apparue très tôt.

III - Qui sont ceux qui ont nié ou douté ?

Les premiers qui ont contesté l'existence physique de Jésus nous sont présentés par la bible elle-même :

- I Jean IV 2/3 : « *Reconnaissez à ceci l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse Jésus-Christ venu en chair est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu* »

- II Jean 7 : « *Car plusieurs séducteurs sont entrés dans le monde, qui ne confessent point que Jésus-Christ est venu en chair* ».

Des sectes, chrétiennes ou gravitant autour du christianisme débutant, se multiplièrent pour lesquelles le Christ n'était qu'un être divin, céleste, sans consistance charnelle vraie. Citons-en quelques-unes :

Les Gnostiques

Basilide, Valentin, Carpocrate, les trois grands noms de la Gnose du IIème siècle, rejettent toute existence d'un Christ humain. Le Christ gnostique est un être purement céleste.

Marcion est un gnostique chrétien se réclamant de Paul. Son Christ était descendu du Ciel "tout fait" en l'an 29 de notre ère. Marcion possédait un évangile, que nous appelons "Evangelion", perdu mais reconstitué en 1929 par le savant allemand Harnack. Il commençait ainsi : « En l'an 15 de Tibère, Jésus descendit du Ciel à Capharnaüm ».

Le Christ des Marcionites n'avait ni père ni mère et ne possédait qu'une apparence humaine. Marcion fut excommunié comme hérétique par l'Eglise de Rome en 144. Sa doctrine persista jusqu'au Xème siècle. (Elle vient de renaître en France sous l'égide d'un certain Mgr Daniel Lacoste; son siège est à Salon de Provence).

Citons encore :

Les *docètes*, secte chrétienne du IIème siècle. Pour eux, la chair est impure. Le Christ n'a donc pu revêtir une nature corporelle et humaine. Son corps, comme sa passion et sa mort n'étaient que des apparences.

Les *Monophysites*, hérétiques du Vème au VIIème siècle, n'admettaient dans le Christ que sa nature divine.

Même doctrine chez :

Les *Monarchiens*, IIIème siècle, pour qui le Christ ne s'est pas incarné. Les *Mandéens*, ou « *Chrétiens de St Jean* » ne voient dans le Christ qu'une des sept divinités planétaires. (Les Mandéens n'ont jamais cessé d'exister depuis lors. Il en reste une dizaine de milliers aujourd'hui, répartis en Irak, au Liban et en Egypte).

Cette liste des doctrines qui n'ont cessé de nier l'homme-Jésus, ne retenant que le dieu-Jésus, n'est pas exhaustive.

Nous nous trouvons donc en assez grande compagnie, si ce n'est en bonne compagnie. Et, en passant en revue les diverses branches du christianisme ou du parachristianisme qui contestent le fait que Jésus ait vécu en chair et en os, la question que nous posons nous paraît déjà beaucoup moins bizarre.

Mais d'autres voix se mêlent au concert. Parmi elles, celles de deux papes :

LEON X, qui gouverna l'Eglise au début du XVIème siècle, confia à son secrétaire, le cardinal Bembo, qui nous le rapporte dans ses écrits : « On sait depuis des siècles combien cette fable du Christ a été profitable à nous et aux nôtres ».

PAUL III, qui prend le trône pontifical peu après Léon X, déclare à l'ambassadeur d'Espagne auprès du Saint Siège, Mendoza, « que le Christ n'était autre que le soleil adoré par la secte mithraïque, et que Jupiter Ammon, représenté dans le paganisme sous la forme du bélier ou de l'agneau ». Toujours selon Mendoza, Paul III expliquait les allégories de son incarnation et de sa résurrection par le parallèle du Christ et de Mithra. Il disait que l'adoration des mages n'était autre que la cérémonie dans laquelle les prêtres de Zoroastre offraient à leur dieu l'or, l'encens et la myrrhe, les trois présents affectés à l'astre de la lumière. Il osait dire, ce pape, que l'on ne disposait d'aucun document d'une authenticité irrévocable qui prouvât l'existence du Christ comme homme et que, pour lui, sa conviction était qu'il n'avait jamais existé, Mithra et Jésus étant un seul et même dieu.

La thèse d'un Jésus mythique est reprise en France au XVIIIème siècle par DUPUIS. Au XIXème siècle, les Allemands et les Anglais étudieront la question selon les premiers moyens de la critique littéraire moderne avec BAUER, de DREWS, l'école de TÜBINGEN, l'école de STRAUSS qui tous mettront en relief les difficultés à affirmer l'existence historique de Jésus.

Chez nous, Renan, suivi par Loisy, Turmel, Guignebert, ne furent pas des tenants de la thèse mythique, mais leurs travaux préparèrent le terrain à COUCHOUD, puis ALFARIC, MOUTIER-ROUSSET, STEPHANE, LAS VERGNAS, ORY, FAU et quelques autres. La thèse mythique est défendue en Russie, entre autre par LENZMAN et dans les pays appelés anglo-saxons avec, en particulier, G.A. WELLS dont le « Did Jesus exist ? » est paru assez récemment.

IV - Les raisons de douter

Mais quelles sont les raisons que l'on peut invoquer pour mettre en doute l'existence du Jésus des évangiles, même après lui avoir retiré tout caractère surnaturel, c'est-à-dire en abordant le problème d'un point de vue rationaliste et purement historique ?

Avant de les énumérer et de les développer, écoutons Prosper Alfaric : « *En une telle matière, l'on ne peut prétendre à une certitude mathématique. Il y subsiste trop d'inconnues. L'on reste forcément dans le domaine des vraisemblances. L'idée d'un Jésus purement mythique heurte trop violemment la tradition reçue, elle contrarie trop d'habitudes, trop de sentiments, trop d'intérêts aussi pour rencontrer un accueil uniforme. Tous les esprits ne peuvent montrer à son égard la même réfringence* ».

Il y a cependant des constatations qu'il convient de dégager.

1 - En premier lieu, Les analogies mythiques.

Osiris est un dieu de l'Egypte ancienne. Son culte se répand dans tout le monde gréco-romain. Pour ses fidèles, aucun doute : Osiris a réellement vécu à l'aube de l'humanité dans la région du delta du Nil. Il est trahi, il subit la passion, meurt et ressuscite pour sauver les hommes. Il ressemble beaucoup à Jésus! Mais aujourd'hui, il n'est plus qu'un mythe. Pour tous. Les disciples d'*Attis* menaient - bien avant les chrétiens - grand deuil au cours d'une semaine sainte en commémoration de sa mort. Ensuite, dans ce que nous appellerions de joyeuses Pâques, l'affliction laissait la place à la liesse pour fêter son retour à la vie. La vie, les exploits, la mort et la résurrection d'*Attis* ne faisaient pas plus de doute pour ses disciples que ceux de Jésus pour les chrétiens. *Attis* est rangé aujourd'hui au magasin des mythes et légendes.

Davantage encore qu'Osiris ou Attis, c'est :

Mithra qui est, par le profil, le plus proche précurseur de Jésus. La religion de Mithra naît en Perse et se répand en Inde, puis en Asie Mineure et enfin dans l'Empire Romain. Le Larousse qui est, vous l'avez peut-être remarqué, très favorable au christianisme, n'utilisant, à propos des affirmations bibliques - même des miracles - ni conditionnel ni guillemets, ni même la restriction "selon la bible", reconnaît cependant que « *le culte de Mithra ... présentait certaines similitudes avec le christianisme, dont il fut parfois le rival* ». Ce que le Larousse se garde bien de mettre en évidence, c'est que lorsque le christianisme est né, le mithraïsme avait déjà quatorze siècles derrière lui.

Les deux religions furent en concurrence jusqu'au quatrième siècle et, selon le mot de Renan, la mithraïsme a bien failli l'emporter et devenir la religion officielle. Georges Las Vergnas traite ce point avec humour : « *Entre Jésus et Mithra, écrit-il, la course fut décisive pendant trois cents ans. Puis Jésus doubla son rival et arriva seul au poteau. L'autre avait dérapé dans le tournant de l'Histoire* ». Pour ses disciples, qui possédaient le récit très circonstancié de sa vie et de ses oeuvres, le dieu Mithra naquit en chair et en os, eut une enfance laborieuse, lutta contre le Mal, recruta des disciples avec qui il prit son dernier repas avant de mourir pour le salut de l'humanité. Il fut ensuite élevé triomphalement « *à la droite du Père brillant* », selon l'expression de Firmicus Maternus, d'où il reparaitra sur son char céleste, dominant les nuées pour assurer le triomphe définitif du Bien. Mais plus personne ne l'attend, lui !

Le 25 décembre, ce n'est pas l'anniversaire de la naissance de Jésus que vous fêtez, mais celle de Mithra, la date de naissance de Jésus ayant été greffée sur celle du dieu persan bien tardivement, au IV^{ème} siècle. Les ressemblances entre le mithraïsme et le christianisme sont telles que les disciples de Mithra accusaient les chrétiens de plagiat, se prévalant de leur antériorité. Les pères de l'Eglise répondaient que Satan avait inspiré à l'avance cette parodie de la vraie religion.

(A mon avis, l'une des causes importantes de l'échec du mithraïsme face au christianisme fut l'exclusion des femmes chez les premiers. Grave erreur pour une religion !)

L'existence du dieu Mithra comme être charnel n'a fait aucun doute pour des millions de mithraïstes pendant seize siècles. Il n'est plus qu'un mythe aujourd'hui.

On pourrait prolonger ces comparaisons avec d'autres dieux-sauveurs des cultes dits « *à mystères* », *Adonis, Marduk, Serapis, Tammouz, Dyonisos*. La passion de Tammouz, dieu babylonien, ressemble à celle de Jésus jusque dans le détail.

Voilà donc une raison de douter. Mais, me direz-vous, ces analogies ne constituent en aucune manière des preuves. Comparaison n'est pas raison !

C'est vrai ! Et ce n'est pas moi, qui reproche aux croyants leur peu d'exigence en matière de preuves, qui me contenterai de similitudes pour tirer des conclusions . Disons simplement que ces comparaisons sont troublantes et, si elles n'autorisent pas à nier, elles incitent à douter. « Je me demande pourquoi, dit Las Vergnas, Jésus ferait exception à la règle des dieux-sauveurs ».

2 - Le silence des contemporains

Une autre raison, et non des moindres, est le silence des auteurs de l'époque où Jésus est censé avoir vécu.

Nous avons dit qu'un événement, un personnage, sont considérés comme réalités historiques lorsqu'on dispose à leur égard de sources sérieuses et multiples. Nous verrons tout à l'heure si les évangiles peuvent être considérés comme des documents historiques sérieux. Cherchons en attendant si nous disposons d'autres témoignages sur l'existence de l'homme Jésus, si nous possédons d'autres sources que les évangiles.

a/ Consultons d'abord les auteurs juifs.

Trois d'entre eux, dont le plus grand de tous, furent contemporains du Jésus des évangiles : Philon d'Alexandrie, Just de Tibériade et, bien sûr, Flavius Josèphe.

Philon, philosophe et lettré, vit à Alexandrie mais il se tient très informé de tout ce qui touche le peuple juif. La vie de celui qui aurait été Jésus s'inscrit tout entière dans celle de Philon, né en - 13

et mort en + 54. Dans ce qui nous reste de ses œuvres, qui comportaient 57 titres, pas un mot sur Jésus. (Par contre, ce qu'il nous dit du Logos nous éclaire sur l'une des origines du mythe de Jésus, mais ceci est une affaire qui ne peut être développée ici).

Just de Tibériade, historien juif, a vécu au premier siècle de notre ère en Palestine. Son "*Histoire des Juifs*", aujourd'hui perdue, n'a pas non plus parlé de Jésus. Nous le savons par Photius, patriarche de Constantinople au IX^{ème} siècle, qui possédait encore l'œuvre de Just. Photius s'étonne de ce silence : « *Il ne fait pas la moindre mention de la naissance du Christ ni des événements qui le concernent ni des miracles qu'il a accomplis* »

Enfin, *Flavius Josèphe*. C'est le grand historien juif auquel nous devons tant de renseignements sur les événements de Palestine à son époque. Josèphe naît en + 37 ou + 38 et meurt entre 94 et 100. Son oeuvre abonde de détails et il évoque en particulier maints personnages secondaires, agitateurs locaux, prétendus Messies. Seul Jésus lui est totalement inconnu. C'est quand même inquiétant ! Lorsque la critique des textes ne prétendait pas aux exigences qu'elle requiert aujourd'hui, c'est-à-dire il y a quelques décennies encore, les exégètes et historiens chrétiens avançaient Flavius Josèphe comme témoin capital de l'existence de Jésus. En effet, on lit dans les "*Antiquités Judaïques*", l'une des deux grandes œuvres de l'auteur, « *Vers cette époque paraît Jésus, homme sage si toutefois il faut l'appeler homme, car il accomplissait des choses merveilleuses : il enseignait les hommes qui reçoivent la vérité avec plaisir, et entraîna à sa suite beaucoup de Juifs et beaucoup d'autres venus de l'Hellénisme. Celui-là était le Christ. Lorsque sur la dénonciation des principaux membres de notre nation, Pilate l'eût condamné à la croix, ceux qui l'avaient aimé lui demeurèrent fidèles. Il leur apparut le troisième jour, de nouveau vivant comme l'avaient annoncé les divins prophètes qui avaient aussi prédit à son sujet mille autres merveilles. La race des chrétiens, qui tire de lui son nom, existe encore aujourd'hui* ».

Si ce texte était authentique, son importance serait capitale et nous ne serions pas ici, en ce moment, pour parler de Jésus. Mais aujourd'hui tout le monde - je dis bien : tout le monde - la critique indépendante bien sûr, mais aussi la critique catholique, a fortiori la protestante libérale, nie l'authenticité de ce texte. C'est un faux grossier. Flavius Josèphe est né juif, il a vécu juif, il est mort juif. Toute son œuvre en témoigne. Jamais un juif n'aurait écrit en parlant de Jésus: « *Celui-là était le Christ* » (le Messie) et n'aurait affirmé sa résurrection.

Les écrits de Flavius Josèphe nous ont été conservés par l'Eglise, laquelle ne s'est pas gênée pour toucher aux textes dont elle était gardienne et les retoucher, jusqu'au quatrième siècle. Etonnée ou scandalisée de ne point voir figurer le nom de son héros dans une œuvre aussi prodigieuse que celle de son contemporain Josèphe, elle se fit un devoir d'y apporter le complément nécessaire, sans même se soucier d'éviter la maladresse. Ou plutôt, les maladresses car, à celle qui ferait de F.J. un chrétien si ce texte était de lui, s'en ajoute une autre : l'additif s'intercale entre les récits de deux calamités. En retranchant le passage interpolé, l'énumération des calamités reprend son cours normal !

Le silence de Josèphe sur Jésus donne sérieusement à réfléchir. Notons entre parenthèses que Josèphe ne parle pas non plus des communautés chrétiennes qui sont censées avoir existé en Palestine de son vivant, ce qui pose le problème de la datation de leur origine, mais ceci est un autre thème que nous ne pouvons aborder aujourd'hui.

Aucun autre auteur juif contemporain de celui qui aurait été Jésus ne l'a cité dans ses écrits.

b/ Voyons du côté des auteurs païens

Au risque de vous lasser pendant quelques instants, je vais devoir énumérer une liste de noms d'auteurs gentils, ayant tous vécu au premier siècle de notre ère et qui sont de grands muets sur le personnage qui nous intéresse : *Juvenal* (55/140), *Perse* (34/62), *Martial* (40/63), *Pline l'Ancien* (23/79), *Senèque* (-2/66), *Valère Maxime* (14/37), *Pétrone* (mort en 65), *Lucain* (39/65), *Stace* (40/96), *Silius Italicus* (25/100), *Dion Chrysostome* (40/117), *Quintillien* (65/95), *Valerius Flaccus* (70/100). On peut ajouter à cette liste trois autres noms plus tardifs : *Apulée*, qui écrivit vers 170, *Pausanias*, vers 185, *Dion Cassius*, vers 200. Donnons enfin à *Plutarque*, écrivain grec né vers 47,

mort entre 120 et 125, une place privilégiée car il nous a légué une œuvre abondante. Il vécut à Athènes, à Alexandrie et à Rome. Il était curieux de tout. Il ne souffle mot sur Jésus.

V - Les soi-disant témoins

Les chrétiens, du moins ceux qui croient en l'historicité de Jésus - puisque nous avons vu que subsistent ou renaissent des sectes chrétiennes qui ne croient qu'en un Christ céleste - autrement dit les partisans du Jésus-homme - ont-ils des arguments à présenter ? Citent-ils des témoins, des sources autres que les évangiles ?

Ils le prétendent et, pour défendre la vie humaine et terrestre de Jésus, ils citent quelques auteurs. Enumérons-les d'abord et voyons ensuite ce que valent leurs témoignages.

Les historicistes mettent généralement en avant *Julien l'Apostat*, *Thallus le Samaritain*, *Celse*, *Lucien de Samosate*, *Tacite*, *Suetone*, *Pline le Jeune*, *Ponce Pilate*.

Tous ces personnages auraient parlé de Jésus. Voyons ce qu'il en est. *Julien l'Apostat* (331 à 363), empereur romain. Nous sommes au quatrième siècle. L'existence de "Jésus" est largement admise. Le christianisme a déjà été religion d'Etat. Il était normal que Julien, chrétien avant de se convertir au mithraïsme ait cru en l'existence de "Jésus" tout comme, devenu mithraïste, il a cru en l'existence de Mithra, homme et dieu. Si les écrits du quatrième siècle ont valeur de témoignage, alors on peut citer tous les pères de l'Eglise. Ce sont des contemporains de "Jésus" qu'il faut citer, pas des gens qui ont vécu trois siècles après !

Thallus le Samaritain. On ne sait pas exactement quand cet obscur personnage a vécu. L'Eglise a voulu en faire un affranchi de Tibère en relation avec son intention de montrer que le récit de la passion était connu à Rome dès + 50. Thallus a écrit probablement après 150 puisqu'il parle d'un fait qui ne se trouve que dans nos évangiles, postérieurs à cette date, et avant 221 puisqu'il est cité par Julius Africanus à cette époque. Il n'est pas un contemporain de "Jésus" ni des événements dont il parle. Il fait allusion à la tradition synoptique concernant les ténèbres qui auraient régné sur la crucifixion, de midi à trois heures, expliquant l'événement à sa manière dans le troisième livre des ses Histoires (qui ne sont pas parvenues jusqu'à nous).

Julius Africanus, qui croit au miracle, écrit à ce sujet : « *Ces ténèbres, Thallus les appelle une éclipse de soleil, mais sans raison à mon avis* ». Lorsque Tertullien (Apol. 21) écrit que « *ceux qui ignoraient que ce phénomène avait été produit pour la mort du Christ le prirent pour une éclipse* », ajoutant que le phénomène est rapporté dans les archives romaines (ce qui reste à vérifier), il ne cite pas Thallus. Même si l'on voulait attacher de l'importance à ce "témoignage", il ne porterait au mieux que sur l'explication d'un miracle, ce que nous ne pouvons prendre en considération dans une étude historique. Thallus n'est pas un témoin. Il faut vraiment manquer de témoins probants, tels qu'aurait pu l'être Pline l'Ancien, Flavius Josèphe, Juste de Tibériade, Philon, pour ce retrancher derrière ce "Thallus".

Celse. Ecrivain latin des 2ème et 3ème siècles. Ses œuvres ne nous sont connues que par la réfutation qu'en a faite Origène (Contra Celsium). Il n'est pas un contemporain de "Jésus". Il en parle néanmoins dans son "discours véritable" vers 180, soit un siècle et demi après la mort présumée de notre homme. C'est un peu tard pour avoir valeur de témoignage.

Quel est le poids de son propos ? Ce qu'il dit de "Jésus" offrirait peu d'intérêt (il en fait une sorte de charlatan dont les prétendus miracles ne sont que « *des tours d'adresse qu'accomplissent couramment les magiciens ambulants, sans qu'on pense pour cela à les regarder comme fils de Dieu* » et qui ne parvient même pas à inspirer à ses disciples « *ce dévouement qu'un chef de brigands obtient de sa bande* » ("Contre les chrétiens", traduction de Louis Rougier, éditions Pauvert, 1965, I 12 et I 16)), s'il n'en concluait qu'il s'agit de mythes ! « *La vérité est que tous ces prétendus faits ne sont que des mythes, que vous-mêmes et vos maîtres avez fabriqués, sans parvenir seulement à donner à vos mensonges une teinte de vraisemblance, bien qu'il soit de notoriété que plusieurs parmi vous, semblables à des gens pris de vin qui portent la main sur eux-mêmes, ont remanié à leur guise, trois et quatre fois et plus encore, le texte primitif de l'évangile, afin de réfuter ce qu'on vous objecte* » (Id. I 20).

Si c'est un témoignage, il appuierait plutôt la thèse mythique, le mot s'y trouve en toutes lettres !

Cela explique que l'Eglise et les chrétiens font généralement peu usage de cette citation.

Lucien de Samosate (125 à 192), philosophe gréco-syrien. Avec cet auteur, on commence à remonter vers les événements qui nous intéressent, mais il ne s'agit pas encore d'un contemporain. Lucien a entendu parler de "Jésus" plus de 150 ans après sa prétendue mort. En 190, peu avant sa mort, Lucien a entendu parler d'un homme qui aurait été mis en croix en Palestine pour avoir introduit un nouveau rite : « *Ils adorent leur sophiste crucifié* » dit-il ; mais pour lui, il ne s'agit que d'un "magicien" qui aurait introduit de "nouveaux mystères". Si curieux de tous les cultes, qu'il raille avec son esprit pré-voltairien, Lucien, vers la fin du deuxième siècle, n'a pas entendu parler des évangiles. La mention de la crucifixion, à cette date, n'a plus aucune valeur historique. Elle arrive trop tard.

Tacite (54 à 119), historien latin. Avec Tacite (et Pline le Jeune), nous voici arrivés à la référence classique de la thèse historiciste. Tacite est généralement le premier "témoin" cité par les historiens catholiques. Questeur, prêtre (en 88), consul suffert (en 97), proconsul d'Asie (vers 110-113), Racine disait de lui (mais bien à tort !) qu'il était "le plus grand peintre de l'Antiquité". Nous avons de lui plusieurs œuvres dont « *les Histoires* » et « *les Annales* », en partie perdues. Que dit Tacite ?

Dans les *Annales* (XV 44) on lit : « *..des bruits infamants attribuaient l'incendie de Rome (en 64) aux ordres de Néron. Pour détourner ces bruits, il chercha des coupables et fit souffrir les tortures les plus raffinées à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire appelait chrétiens. Ce nom leur vient de Christ qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procureur Ponce Pilate. Réprimée un instant, cette exécration débordait de nouveau, non seulement dans la Judée, où elle avait sa source, mais à Rome même, où tout ce que le monde renferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans (...). On fit de leur supplice un divertissement : les uns, couverts de peaux de bêtes, périssaient dévorés par les chiens ; d'autres mouraient sur des croix ou bien l'on enduisait leur corps de résine et, quand le jour cessait de luire, on les brûlait en guise de flambeaux. Néron prêtait ses jardins pour ce spectacle. Aussi, quoique ces hommes fussent coupables et eussent mérité les dernières rigueurs, les cœurs s'ouvraient à la compassion en pensant que ce n'était pas au bien public mais à la cruauté d'un seul qu'ils étaient immolés* ».

Je vous propose une réponse en deux parties :

a/ ce texte est-il authentique ?

b/ s'il l'est, quelle est sa valeur ?

a/ Le texte de Tacite est-il authentique ?

Pour plusieurs historiens (Klausner, Volney, Hochart etc), ce texte serait un faux élaboré au XVème siècle par le fameux faussaire-érudit Le Pogge, secrétaire de plusieurs papes. Ce qui est sûr, c'est que le texte, comme tout le contexte, ne nous est connu que par un seul manuscrit découvert en 1429 et entré en 1444 dans la bibliothèque des Médicis. Le Pogge disait l'avoir reçu d'un moine anonyme venu à Rome en pèlerinage et aussitôt disparu.

Voici les raisons qui font dire à plusieurs que le texte est un faux :

1. Il contient d'étranges invraisemblances, et les détails horribles qu'il donne sur les supplices infligés aux chrétiens paraissent avoir été ignorés durant les premiers siècles et tout le Moyen Âge ;
2. Aucun apologiste ni père de l'Eglise ne cite ce texte ;
3. L'attribution de l'incendie de Rome aux chrétiens et le supplice de ceux-ci sont inconnus des autres historiens, de Suétone (qui n'est cependant pas favorable à Néron et n'aurait pas manqué de signaler ce trait de cruauté), de Pline l'Ancien, de Martial, de Dion Cassius. Ils sont également ignorés de l'historien juif Flavius Josèphe ;
4. Les adversaires des chrétiens accuseront plus tard ceux-ci de quelques incendies (le palais de Dioclétien à Nicomédie, le temple de Daphné sous Julien) : à cette occasion, pas un d'eux ne

- songera à rappeler l'incendie de Rome ;
5. Les auteurs du IV^{ème} siècle, même Eusèbe (le grand faussaire), ne connaissent pas ce texte de Tacite. Augustin évoquera bien, lors du sac d'Alaric, les calamités antérieures qui avaient frappé la ville, mais il oubliera l'incendie sous Néron ;
 6. Le Pogge est bien connu pour avoir fabriqué d'autres faux ;
 7. Ce faux tombait bien au XV^{ème} siècle : les érudits commençaient à s'interroger sur les origines de la papauté. Nous sommes au lendemain du grand schisme d'Occident et le concile de Constance a singulièrement diminué les pouvoirs du pape : il devient important d'établir que celui-ci est le successeur de Pierre, mais aucun texte ne signale la venue de Pierre à Rome et on pouvait se demander comment celui-ci y aurait péri si longtemps avant le début des persécutions. Erudit, Le Pogge sait les crimes dont l'histoire a chargé la mémoire de Néron ; son invention est assez ingénieuse puisqu'elle a trompé tout le monde. Mais la découverte du manuscrit au moment précis où l'on en éprouvait le besoin suffirait à rendre suspect ce petit miracle ;
 8. Tacite, mentionnant pour la première fois les chrétiens, n'éprouve pas le besoin d'expliquer à ses lecteurs ce que sont ces sectaires, en quoi consista leur mouvement qui aurait été réprimé entre 14 et 37 sous Tibère, comment cette secte fut tolérée à Rome et pourquoi elle était exécration ;
 9. Le récit de ces cruautés inimaginables est une exception dans toute la littérature. Aucun auteur ne cite des choses semblables ;
 10. La brièveté d'un texte aussi important étonne chez un Tacite qui nous a habitués à plus de détails. Par exemple, il consacre tout un paragraphe (Ann. XIII 25) à raconter les polissonneries de Néron dans les rues et les mauvais lieux de Rome ; il ne consacre pas moins de deux alinéas à détailler les accusations de perfidie portées contre les affranchis (XIII 26, 27) ; quand il rapporte une condamnation, il n'omet jamais d'en signaler les causes ou les prétextes. Il n'en paraît que plus étonnant de le voir glisser si légèrement sur les crimes qu'il prête aux chrétiens, sans prendre la peine de les spécifier, pas plus que les motifs de l'exécution de Christus ;
 11. Il est très surprenant que l'auteur des Annales se montre ici tant ému par les tortures invraisemblables infligées aux chrétiens, tortures dont la description semble avoir été copiée dans la Légende Dorée, et ne s'attendrisse jamais sur les victimes des atroces boucheries du Cirque. Là, ce n'est pas un auteur unique qui affirme ces abominations dans un seul passage d'une authenticité discutable, c'est une foule d'écrivains contemporains, ce sont vingt monuments presque intacts, ce sont des médailles commémoratives qui en attestent la certitude. On y sacrifiait par milliers, non seulement des *"coupables ayant mérité les dernières rigueurs"*, mais aussi des prisonniers de guerre auxquels on ne pouvait adresser d'autre reproche que celui d'avoir défendu héroïquement l'indépendance de leur pays. Ce spectacle, qu'il avait quotidiennement sous les yeux et dans lequel on faisait un *"divertissement"* pour la populace, des *"tortures les plus raffinées"* spécialement inventées contre des innocents, sans que *"les cœurs s'ouvrirent à la compassion"*, n'arrache jamais un cri d'horreur à l'impassible Romain ; il n'a pas un mot de pitié pour les 400 esclaves de tout sexe et de tout âge suppliciés à la suite de l'assassinat de leur maître, le préfet de Rome (en 61), bien qu'ils ne fussent même pas soupçonnés de complicité dans ce meurtre. Cette sensibilité si extraordinaire, dont on chercherait vainement un autre exemple chez lui, se révèle justement à l'égard de qui ? *"d'hommes détestés pour leurs abominations"*, tandis qu'il reste constamment d'une froideur révoltante devant le massacre des gens les plus inoffensifs, que même les proscriptions de Sylla rencontrent son approbation (Ann. III 27), qu'on le voit manifester une joie sauvage (Germ. 33) au spectacle de 60.000 Germains s'égorgeant entre eux dans une guerre civile. Tout cela soulève des doutes au sujet de l'authenticité du passage où il est parlé des chrétiens.

12. Enfin, fait plus inquiétant si ce texte est authentique, Tacite se met en contradiction avec lui-même : si, après avoir lu les Annales, on ouvre les Histoires, au livre V, section 9, on lit : « *Après la mort d'Hérode (nda: en -a), sans attendre les ordres de César, un certain Simon avait usurpé le nom de roi. Il fut puni par Quintilius Varus. Sous Tibère, la nation fut tranquille puis, ayant reçu de Caius César (nda: Caligula) l'ordre de placer son image dans le temple en 40, elle aima mieux prendre les armes ; la mort de César (nda: en + 41) arrêta ce mouvement* »

La section 10 de ce même livre nous apprend que « *les juifs souffrirent néanmoins avec patience jusqu'au procurateur Gessius Florus sous lequel la guerre éclata* » (soit en 66). Ainsi, selon le Tacite des Histoires, il n'y eut pas de troubles en Judée sous le règne de Tibère (14-37), il n'y eut pas de répression d'une « *abominable superstition* », il n'y eut pas de Christ crucifié. L'occasion était pourtant belle de parler du Christ roi des juifs après avoir mentionné Simon qui s'était proclamé roi. De plus, Tacite rappelle la révolte de 40 et la guerre de 66-70 ; il n'avait aucune raison de taire les incidents de l'année 30 en Palestine (et, à cet égard, Tacite est plutôt une référence en faveur de la thèse mythiste) et ceux de l'année 64 à Rome s'il les avait connus, et il les aurait connus s'ils avaient eu lieu. Or les Histoires ont été écrites avant les Annales ; d'où vient la documentation « *complémentaire* » des Annales ? Pourquoi Tacite ne déclare-t-il pas, dans ce second ouvrage, qu'il répare sur ce point une omission qu'il a faite dans le premier ? A-t-il voulu s'infliger un démenti sans le souligner ? Ou bien un correcteur n'a-t-il pas noté que Tacite avait ruiné d'avance ce qu'il allait lui faire dire ? Les faussaires ne comptaient pas avec tout et en particulier avec la critique moderne des textes.

Moi, personnellement, je penche pour l'inauthenticité du texte. Pas vous ?

b/ Mais supposons le texte authentique.

Quelle valeur aurait un tel témoignage ? Ce texte peut-il servir à prouver que « *Jésus* » a vraiment existé ? A l'époque où Tacite écrivait ses Annales, c'est-à-dire vers 117, les chrétiens étaient déjà nombreux à Rome et la « *vie de 'Jésus'* » s'était déjà fixée pour eux, tout au moins dans l'évangile dit de Marc ou dans le proto-Marc. C'est d'eux, ou de quelqu'un qui les aura connus, que procèdent tous les renseignements fournis par Tacite au sujet de « *Christ* ». De là vient qu'il ne le désigne pas par son nom propre, mais par son surnom rituel. Ce qu'il dit de lui n'ajoute absolument rien à leurs croyances.

Tacite a rencontré des chrétiens à Rome ou ailleurs ? Il répète ce qu'ils disent sans vérifier tout comme il prétend, sans vérifier, que les juifs adorent dans le temple l'effigie d'un âne. Il en dit bien d'autres. Tacite fait allusion à la version chrétienne des faits. Il n'a pas eu personnellement connaissance de la crucifixion (il écrit 87 ans après), il ne se réfère à aucun document, il ne rapporte que ce qu'il a entendu dire. Toujours en supposant que ce passage ne soit pas une interpolation, l'historien romain se ferait ici l'écho de simples bruits qui avaient couru dans son entourage, ou de rumeurs populaires sans fondements, reflet affaibli des fables mises en circulation par les premiers chrétiens.

En tout cas, l'esprit critique n'existant guère à cette époque, et chez Tacite moins que chez tout autre, nous pouvons facilement croire que notre annaliste n'a pas même eu, un seul instant, la pensée de remonter à l'origine des bruits qui lui étaient rapportés ; la précision et l'impartialité que nous exigeons aujourd'hui de l'histoire lui eussent parus profondément ridicules. Sa véracité est fort suspecte et nous savons que toutes ses allégations sont sujettes à caution, même quand il paraît n'avoir aucun intérêt à altérer la vérité : ses haines mesquines contre les empereurs de la famille d'Auguste, sa crédulité puérile envers les légendes les plus extravagantes, nous invitent à nous en défier grandement.

Quand, par exemple, on peut faire quelques vérifications, on s'aperçoit qu'il en prend fort à son aise, même avec les textes officiels ; ainsi en est-il, par exemple, du discours de Claude, tel qu'il nous a été conservé en partie sur une tablette en bronze découverte à Lyon et le même discours tel que Tacite nous le rapporte en Ann. XI 24. Plus convaincante est la comparaison entre les récits de

l'Exode et ce qu'ils deviennent sous sa plume dans Hist. V 2,3,4 et 5. On y trouve le peu de souci d'exactitude qui caractérisait l'écrivain latin ; nous avons la preuve frappante, dans ce passage de son livre, qu'il ne s'inquiétait guère de se bien renseigner et de vérifier la pureté des sources où il puisait ses informations.

Voilà pour Tacite.

Suetone (69-122/128). Historien latin.

Suetone aborde une fois (et une seule ce qui est un peu inquiétant) le sujet qui nous intéresse. Dans sa "*Vie de Claude*" (XXV 4), il écrit vers 120 : « *Claude chassa de Rome les juifs qui, sous l'impulsion de Chrestus (impulsore Chresto) s'agitaient constamment* ». Cette opération policière se situe vers 50. Il faut que les défenseurs de la tradition soient bien à court d'arguments pour s'appuyer sur ce texte.

Si on le lisait sans idée préconçue, sans le souvenir obsédant de l'évangile, on verrait simplement dans ce Chrestos (ou Chrestus) un agitateur romain du temps de Claude. Il y a une grande différence entre "*CHRISTOS*" (oint, messie) et "*CHRESTOS*" (le bon ou le meilleur). Suetone ne risquait pas de confondre comme on essaiera astucieusement de le faire par la suite. Chrestos était un nom fort commun. Link l'a relevé plus de 80 fois dans les inscriptions latines. En 222, Ulpien, préfet du prétoire, a un adjoint nommé Chrestus. Des évêques ont porté ce nom. Mais admettons quand même que ce soit bien un "*Christ*" ; ce pourrait être alors un personnage s'offrant comme messie aux juifs et reconnu comme tel par un certain nombre d'entre eux puisque dans le contexte il s'agit d'eux. Mais allons plus loin et supposons contre toute évidence qu'il s'agit du "*Christ*" qu'adorent les chrétiens. Il faut avouer alors que Suetone se sera étrangement mépris à son sujet. Il l'aura pris pour un agitateur qui travaillait à Rome du temps de Claude au milieu d'une clientèle de juifs. Que prouve alors la mention qu'il fait de lui ? Simplement que le nom de "*Christ*" commençait à tenir en ce temps une place importante dans les milieux romains, non qu'il recouvre une personnalité historique.

Suetone non plus n'est pas un témoin.

Pline le Jeune (62-114). Ecrivain latin.

Nous avons de cet auteur une lettre qu'il aurait adressée vers 112-113 à l'empereur Trajan, alors qu'il gouvernait la Bithynie, pour lui demander des instructions à l'égard des chrétiens, et la réponse de Trajan.

Plusieurs historiens (Havet, Boissier etc.) considèrent cet échange de correspondance comme des faux fabriqués du temps de Tertullien par un chrétien plus zélé que scrupuleux. Je tiens à votre disposition l'énumération des raisons qui pourraient faire tenir ces lettres pour apocryphes. Mais passons et prenons-les pour vraies. Que dit la lettre de Pline ? Elle demande à Trajan quelle est la conduite à tenir face aux chrétiens « *qui se réunissent à jour fixe, avant le lever du soleil, pour réciter entre eux alternativement un hymne à CHRISUS comme à un dieu (carmen Christo quasi deo)* ».

Cette fois il s'agit bien de Christus et non de Chrestus, mais pas de "*Jésus*". La lettre de Pline, toujours en la supposant vraie, ne constitue pas un témoignage sûr à propos de "*Jésus*". Elle établit tout simplement que Pline a connu des chrétiens en Bithynie vers 112-113, qui adoraient un Christ comme dieu, ce qui ne nous renseigne ni sur la nature ou l'identité de ce Christ, ni sur les chrétiens qui le vénéraient et que son témoignage n'est pas indépendant de la tradition chrétienne puisqu'il se fonde sur des interrogatoires de chrétiens, plus de 80 ans après la mort présumée de leur héros qu'il n'a pas connu. Pline est un fonctionnaire timoré mais consciencieux : si ses interrogatoires lui avaient appris que les chrétiens adoraient un condamné de Pilate, il n'aurait pas manqué de le signaler dans son rapport, en indiquant son nom : "*Jésus*". Mais il n'a rien appris de tel. Vous noterez aussi le silence que Pline le Jeune garde dans tout le reste de ses ouvrages sur un sujet qui, dans cette épître, paraît tant le préoccuper. C'est pour le moins étrange. (Ceux des partisans de la thèse mythiste qui acceptent l'authenticité de la lettre de Pline y voient plutôt une confirmation de leur thèse : cette lettre reflète l'état des communautés du début du

deuxième siècle, pour lesquelles le “*Christ*” n’est qu’un être céleste, non incarné, pas encore humanisé. Les chrétiens de Bithynie ignoraient encore que leur dieu eût vécu sur terre et fût mort en croix)

Pilate (1er siècle). Procurateur romain.

Le témoignage de Pilate aurait dû être de première valeur si “*Jésus*” avait été jugé, dans les circonstances que décrivent les évangiles, par un procureur. Ce fonctionnaire aurait, régulièrement, adressé à son chef un rapport officiel qui aurait été déposé parmi les archives impériales. Vers le milieu du deuxième siècle, Justin affirme dans sa première “*Apologie*” l’existence d’un tel procès verbal (I 35,9 – XLVIII). Mais il ne l’a certainement pas lu car il ne donne sur lui aucun détail précis. Il a seulement supposé qu’on devait le trouver parmi les papiers d’Etat et que son contenu ne pouvait (bien évidemment !) qu’être conforme à celui des évangiles. Tertullien suit son exemple, en s’inspirant probablement de lui, dans “*l’Apologétique*”. Il va jusqu’à dire que Pilate, en écrivant son procès verbal, était « *déjà chrétien dans son for intérieur* » (Apol. 21, 24). Si jamais il avait eu entre les mains un témoignage officiel d’un converti de cette importance, il ne se serait pas contenté d’y faire vaguement allusion. Il n’aurait pas manqué de le citer et de lui faire une vaste publicité.

Un empereur donna la réplique à ces apologistes. Vers le début du quatrième siècle, Maximin Daïa fit éditer des “*Actes de Pilate*” et il prescrivit aux maîtres d’école d’en donner connaissance à leurs élèves. L’historien Eusèbe (le fameux faussaire) qui les a lus un peu plus tard, les dits « *pleins de blasphèmes contre le Christ* ». Mais il constate que cette œuvre est certainement apocryphe et (en bon connaisseur !) il en donne une preuve que l’on peut regarder comme décisive : le crucifiement de Jésus, dit-il, y est daté de la septième année du règne de Tibère, c’est-à-dire en l’an 21. Or, c’est seulement en 26, d’après l’attestation très précise de Josèphe, que Pilate fut envoyé en Palestine. Dans la suite, les chrétiens éditèrent à leur tour de nouveaux “*Actes*”, où le procureur prenait, contre les juifs, la défense du Christ. Cet écrit tint une grande place dans la littérature du Moyen Âge. Il est arrivé jusqu’à nous dans “*l’évangile de Nicodème*”. Mais personne n’oserait aujourd’hui soutenir son authenticité ; tout le monde s’accorde à le regarder comme un roman, y compris, bien sûr, les plus éminents historiens catholiques.

Le Talmud

Certains évoquent le Talmud qui présente Jésus comme le fils d’une prostituée juive et d’un soldat romain. Mais ces citations sont tardives et trop inconsistantes pour pouvoir être utilisées comme documents historiques. Elles se bornent d’ailleurs à quelques phrases très vagues et très confuses. On est bien obligé de conclure que le dossier des témoins est vide. En fait, seuls les évangiles nous présentent Jésus.

VI – Les évangiles

Mais quel crédit peut-on accorder aux évangiles ? S’agit-il de documents historiques ? Peuvent-ils à eux seuls prouver la véracité de leur contenu ?

Pour les chrétiens, la question ne se pose pas : les évangiles sont la Vérité avec un grand V. Vérité historique, Vérité doctrinale, Vérité totale, y compris tout leur contenu supranaturel. C’est pour eux une question de foi (encore que nombreux sont les chrétiens de nos jours, même dans les milieux dits fondamentalistes, qui font le ménage dans les évangiles, en y retirant ce qui les gêne, les passages où Jésus voue ses ennemis au feu éternel par exemple).

Nous ne nous placerons pas, bien sûr, sur le terrain de la foi.

Pour un rationaliste donc, ou simplement pour un esprit indépendant et neutre, quelle valeur historique les évangiles peuvent-ils avoir ?

Rejetons déjà la soixantaine d’évangiles dits “*apocryphes*”, c’est-à-dire ceux qui n’ont pas été introduits dans le canon des écritures par l’Eglise, bien que certains fourmillent de détails sur l’enfance ou la vie de Jésus. Les chrétiens eux-mêmes ne leur accordent aucune valeur historique et nous sommes d’accord avec eux.

Restent les quatre autres qui ont bénéficié, on ne sait pourquoi, d’un traitement de faveur. Rien ne

justifie pourtant, au regard de la pure critique, cette distinction particulière. Les quatre évangiles officiels n'offrent pas plus de garanties que les autres. Leurs auteurs n'écrivent pas pour raconter des faits bien constatés, mais pour prouver certaines thèses d'ordre théologique. Chacun veut établir, par une série d'arguments bien choisis, que Jésus n'est pas un homme ordinaire, mais un être divin, qui a paru ici-bas sous une forme humaine pour faire la volonté du Père céleste et pour ramener à lui les âmes pécheresses. Aussi parlent-ils avec insistance des merveilles réalisées par lui.

Les faits qu'ils narrent sont les plus étranges, les plus fantastiques qu'on puisse concevoir. Aveugles qui voient, sourds qui entendent, paralytiques qui se meuvent, possédés de qui les démons sont expulsés, malades qui guérissent soudain, agonisants qui redeviennent pleins de vie, morts qui ressuscitent. Tels sont leurs thèmes habituels. Nous sommes là en pleine mythologie.

La réalité peut sans doute se mêler à la fiction. Mais pour l'en dégager, il faut user d'une critique minutieuse. Plus le merveilleux abonde dans un récit, plus nous devons nous montrer défiants à l'égard des faits même les plus simples et les plus naturels qui s'y trouvent associés. En pareille occurrence, le doute méthodique s'impose.

Pour ajouter foi aux évangélistes, même en ce qui concerne leurs affirmations les moins invraisemblables, il nous faudrait savoir sur quoi se fonde leur témoignage, quels moyens ils ont eu de se renseigner, jusqu'où est allée leur curiosité, dans quelle mesure ils ont été soucieux d'exactitude et de précision. Mais tout cela nous échappe. Nous ne savons sur eux à peu près rien. Nous ne connaissons même pas leurs noms car ceux de Matthieu, de Marc, de Luc et de Jean, par lesquels on les désigne, ne sont nullement garantis et paraissent également fictifs. Les évangiles sont un manuel de doctrine et de morale et non des livres d'histoire. Ils se contredisent, bien des chrétiens l'admettent; le cadre géographique qu'ils présentent est bien souvent fantaisiste; les récits sont le plus souvent symboliques; les prophéties en tous genres y prolifèrent.

Jamais, au grand jamais, s'il ne s'agissait de textes réputés sacrés, divinement inspirés, aucun critique ou historien n'accorderait la moindre valeur à de pareils écrits.

VII – Conclusion

L'existence d'un homme Jésus, dit le Christ, ayant vécu au début de notre ère en Palestine où il aurait exercé un ministère public et jeté les bases d'une nouvelle religion, n'est attestée que par des livres "sacrés", les évangiles, tout empreints de merveilleux et pour le moins suspects au plan historique.

Les témoignages extérieurs font défaut si l'on exclut des interpolations ou des faux que même les historiens chrétiens admettent pour la plupart aujourd'hui.

Notre conclusion est que l'existence du Jésus-homme des évangiles est très peu probable.

Par excès de prudence nous ne la nions pas ; nous la mettons fortement en doute. Ce que nous nions formellement, par contre, c'est tout ce qui est miraculeux et surnaturel dans cette vie, y compris ce qui nous est présenté comme des réalisations de prophéties de l'ancien testament. Mais en retirant tout cela du personnage central des évangiles, il n'en reste pas grand chose, pour ne pas dire rien. J'aime à dire qu'il faut (presque) autant de foi pour croire en l'existence de Jésus que pour croire en sa résurrection.

Un dernier mot : si Jésus n'a pas vécu sur terre, comment s'est formé son mythe et comment est né et s'est développé le christianisme ? C'est un autre débat qui pourrait faire l'objet d'une autre étude. Disons simplement à ce sujet que le christianisme est un syncrétisme qui s'est développé, plus tardivement qu'on ne le dit officiellement, à partir de religions ou sectes préexistantes : le judaïsme, l'essénisme, la gnose et les cultes à mystères. Le mythe de Jésus s'est formé progressivement à partir de l'image du Messie juif attendu, des dieux sauveurs des cultes à mystère, du Logos de la gnose et du Maître de Justice des esséniens.

G. ANGELERI

Bibliographie :

- E. MOUTIER-ROUSSET « *Le Christ a-t-il existé ?* » Sté Mutuelle d'Édition 1922
- E. MOUTIER-ROUSSER « *La légende de Jésus* » Ed. Idée Libre 1930
- P. ALFARIC, P.L. COUCHOUD, A BAYET, A. LORULOT « *Le problème de Jésus et les origines du christianisme* » Ed. Les œuvres représentatives 1932
- BELTRAMI, J. BOSSU, G.ORY, Ch. VIROLLEAUD, A.BAYET, A. LORULOT « *Le mythe de Jésus* » Ed. Idée Libre 1962
- G. LAS VERGNAS « *Jésus-Christ a-t-il existé ?* » Ed. La Ruche Ouvrière 1966
- P. ALFARIC « *A l'école de la Raison* » Publications de l'Union Rationaliste.
- Guy FAU « *La fable de Jésus-Christ* » Ed. de l'Union Rationaliste 1967
- G. ORY « *Le Christ et Jésus* » Ed. du Pavillon 1968
- G.A. WELLS « *Did Jesus exist ?* » Ed. Elek Pemberton Londres 1975 1986
- B. DUBOURG « *L'invention de Jésus* » Gallimard 1989
- BOSSI « *Gesù Cristo non è mai esistito* » Ediz. La Fiaccola